Frédérique Boura ed., *Archéologie des jardins, Les Nouvelles de l'Archéologie* 83-84. Paris, Errance, 2001.

Gérard Chouquer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/40>

DOI : 10.4000/etudesrurales.40

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 255-257

Référence électronique

Gérard Chouquer, « Frédéric Boura ed., *Archéologie des jardins, Les Nouvelles de l'Archéologie* 83-84. Paris, Errance, 2001. », *Études rurales* [En ligne], 157-158 | 2001, mis en ligne le 14 décembre 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/40> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.40>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Frédérique Boura ed., *Archéologie des jardins, Les Nouvelles de l'Archéologie* 83-84. Paris, Errance, 2001.

Gérard Chouquer

- 1 Sur un thème à propos duquel nous ne savons que peu de chose, le dossier proposé par les *Nouvelles de l'Archéologie* apporte une information très intéressante. On fouille des jardins d'agrément en France depuis moins de dix ans. La recherche est un peu plus ancienne dans tel ou tel pays voisin et il faut rendre hommage, par exemple, aux archéologies britannique et italienne. Dans notre pays, l'archéologie des jardins est portée à bout de bras par un petit nombre de personnes, parmi lesquelles Anne Allimant doit être immédiatement mentionnée. En huit ans, cette archéologue a investi environ une vingtaine de sites, dont le domaine d'Olivier de Serres au Pradel, le jardin secret de la villa Borghese à Rome, le parc de Saint-Cloud, le cloître de Saint-Denis, etc. Frédérique Boura et Monique Mosser contribuent à ce travail, notamment grâce à un enseignement donné à l'École d'architecture de Versailles.
- 2 Ce sont ces trois chercheuses qui ouvrent le dossier pour dire où en est l'archéologie du jardin et situer cette problématique naissante. Viennent ensuite des études de cas (Parc de Méréville et Vallery dans l'Yonne, Saint-Denis, Kerjean en Finistère) ; puis une série de contributions paléoenvironnementales et archéométriques précisent les apports de la palynologie, de l'ethnobotanique, de la malacologie, de la micromorphologie et de la pédologie, de la prospection géophysique. Le dossier se conclut par une étude des jardins de l'Antiquité (par Yves Barat), et une note d'information sur le Project of Garden Archaeology du Centre de recherches de Dumbarton Oaks à Harvard, qui annonce notamment la publication fin 2002 d'un manuel d'archéologie du jardin.
- 3 On souhaite, dans ce compte rendu, moins recenser le détail des innovations et des résultats concrets de cette pratique (dont le dossier donne un aperçu très flatteur), mais davantage réfléchir aux enjeux de cette recherche.

- 4 Une idée principale se dégage : le jardin est un espace en évolution, chargé de dynamique. À travers cette histoire en profondeur, on réévalue l'importance de la phase de préparation et de fondation du jardin. A. Allimant montre ainsi, exemples à l'appui, combien on quitte la prise en compte de « l'esthétique superficielle » pour « fonder » le jardin dans le terrain qu'il occupe. C'est donc une vision plus environnementale, qui associe les structures naturelles et artificielles, et interroge les processus techniques qui le rendent possible.
- 5 Cette réévaluation présente le grand intérêt de confirmer une idée qui émerge en ce moment de l'étude des formes de planification de l'espace. On peut en effet considérer le jardin comme un exemple de ces formes d'aménagement « planifiées », conçues puis projetées sur un terrain. Jusqu'ici, pour le jardin comme pour les planifications agraires (qu'on songe aux centuriations romaines ou aux formes médiévales et modernes), on avait toujours rapporté la forme à un substrat qu'elle dominait et modifiait, et, pour tout dire, dont elle s'affranchissait. La « culture » ne pouvait avoir été gênée en quoi que ce soit par la « nature ». Or, les planifications font aujourd'hui l'objet d'un réexamen plus attentif aux articulations entre formes sociales et formes naturelles. Au-delà du projet initial, on sait reconnaître les formes mixtes qui l'emportent sur le terrain. Voici que le jardin d'agrément participe, à son tour, à ce réexamen.
- 6 À travers les cas évoqués dans le dossier, on découvre la dynamique du jardin à l'œuvre. La fouille du parterre du château de Kerjean (par Stéphanie Hurtin) montre une phase de plantations arboricoles, aujourd'hui totalement disparues. Il apparaît donc évident que l'histoire du jardin n'est pas celle d'un modèle, projeté une fois pour toutes, puis conservé et restauré ; au contraire, le jardin vit et change au cours du temps. Dans ces conditions, sa restauration est un relatif non-sens, et ce pour deux raisons : d'abord parce qu'elle suppose qu'il y a un état référent qui sert de point de départ ; ensuite parce qu'on ne peut choisir cet état référent que de façon arbitraire : est-ce celui qui a laissé le plus de documents figurés et de formes encore visibles ? On imagine les disputes sans fin qui pourraient naître si, d'aventure, des puristes se mettaient à vouloir restaurer le jardin au plus près de son état d'origine, comme certains veulent restaurer les orgues en ne conservant que les éléments d'époque, fussent-ils réduits à un sommier et à quelques tuyaux, au demeurant injouables. L'archéologie du jardin, non seulement démontre la dynamique des formes, mais aussi la vanité d'une prétention au retour à l'état initial. Une restauration, si elle n'est qu'une recreation, peut alors très bien s'enrichir de l'apport de l'archéologie du jardin !
- 7 Au passage, on doit sans doute se demander si l'archéologie du jardin est ou non une discipline. F. Boura nous y invite en parlant d'une « discipline récente », et il faut dire que la cohérence du propos et de l'objet est réelle. Mais on peut nuancer. Faire de l'archéologie du jardin une discipline reviendrait à reléguer dans l'ombre les véritables disciplines dont elle est issue ou auxquelles elle est ou devra être liée. Je présenterais les choses autrement : dans le lieu du jardin, soumis à une enquête de type nouveau, cette archéologie emprunte ses objectifs et ses méthodes à la fois à l'archéologie générale (processus d'investigation, prospections, organisation des chantiers), à la géoarchéologie (étude de la relation entre les sédiments et les faits sociaux), enfin à la morphologie dynamique (étude des formes spatiales créées par les jardins et de leur relation dynamique avec les autres formes, notamment agraires). Cette dernière relation est, dans tout le dossier, encore inexplorée, bien que de très intéressants matériaux cartographiques soient proposés pour le faire, comme les cartes ou plans des

pages 16 et 40. De ce qui est une thématique très originale sur un objet singulier entre tous, il ne semble pas qu'il faille faire une discipline, en raison des risques d'enfermement que cela présente. Les vœux des chercheurs eux-mêmes en seraient contrariés. Au contraire, cette recherche a tout à gagner à se situer dans ce courant morphodynamique de l'archéologie du paysage dont parle F. Boura au début de son introduction.

- 8 On comprend que c'est pour tenter de se dégager de la tutelle actuelle des Monuments historiques que les archéologues du jardin ont tendance à s'autodésigner comme participant d'une discipline en soi. En effet, on ne fouille pas les jardins pour ce qu'ils peuvent apporter à une connaissance de la dynamique des paysages, mais uniquement pour préluder à une restauration, et cette situation est regrettable. Mais est-ce si rare que cela d'observer que les avancées scientifiques et sociales se produisent à la marge, dans la cécité, réelle ou feinte, des responsables et des institutions ? Aujourd'hui, en archéologie du jardin comme en archéologie préventive, les prestations de services provoquent des avancées intellectuelles sous le manteau, qui vaudront plus tard comme corps de doctrine de telle ou telle discipline, éventuellement nouvelle.
- 9 La découverte de la dimension dynamique et environnementale du jardin incite à lire avec attention la présentation de M. Mosser. Celle-ci rappelle les termes de la Charte de 1981, selon laquelle « un jardin historique est une composition architecturale et végétale qui, du point de vue de l'histoire ou de l'art, présente un intérêt public » et forme « un monument vivant ». Architecture, végétal, monument : le vocabulaire marque le pouvoir de la corporation des architectes-paysagistes sur l'objet lui-même, et de leur représentation issue du modèle horticole ancien.
- 10 Imaginons que ce soient des archéologues qui l'aient écrite, ils auraient peut-être dit : « Un jardin historique est un vestige matériel associé à un palais ou un château, riche de modelés et de microaménagements hydrauliques... » Des naturalistes, eux, auraient dit : « Un jardin historique est un biotope particulier, aux limites plus ou moins poreuses aux espèces exogènes... » Le morphologue que je suis dirait sans doute : « Un jardin historique est un aménagement planifié et évolutif d'un espace, sur la base d'une représentation aristocratique du rapport à la « nature » et des canons de la géométrie classique... » On pourrait tenter d'autres définitions. Dans le fond, toutes sont légitimes et construisent l'objet.
- 11 La question est alors bien celle des motifs qu'il y a à privilégier la première plutôt que toutes les autres. M. Mosser a raison de relever le caractère symbolique du jardin, comme espace où se réalise le jeu d'échelles entre soi et le monde. Pour cela, elle fait appel à une définition d'Isabelle Auricoste. Je la compléterai en évoquant le point de vue écrouménil dont Augustin Berque s'est fait récemment le défenseur¹. Or, justement, ce point de vue pose le problème de la légitimité. L'artiste, quand il s'agit de créer, ou le conservateur, quand il s'agit de restaurer, sont-ils les seuls habilités à faire la synthèse ? L'archéologue, désormais, est porteur d'un savoir sur le jardin qui le place en position tout aussi légitime que les précédents pour participer à un collectif de débat² sur le devenir du jardin. Voilà pourquoi je ne m'attarderais pas sur cette apparente intuition de « l'archéologie des jardins » qu'aurait eue Édouard André, en 1879. Comme le souligne fort justement M. Mosser, c'était une intuition assez peu scientifique. Elle conduit à reléguer l'archéologue au rang d'auxiliaire de cet « esprit élevé » qui seul peut réaliser le « difficile assemblage » entre l'art, l'horticulture, et l'histoire du jardin. A-t-on vraiment changé depuis ?

NOTES

1. . *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris, Belin, 2000.
2. . Cf. Bruno Latour, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*. Paris, La Découverte, 1999.